

TOURISME DE L'OURS

Par Jacques IOSET

© Olivier Paris (Finlande)

A propos de sa quête de l'ours, Robert Hainard écrivait : « Pour moi, voir un ours était à la fois un rêve fabuleux et une nécessité de l'existence normale, dans un monde auquel je me sens rattaché et que je ne peux croire révolu à jamais ».

Pour un naturaliste côtoyant régulièrement des espèces communes et relativement faciles à observer, voir en Europe un ours, un loup ou un lynx constituait à la fois un défi et une longue quête. D'autres naturalistes ont cherché la panthère des neiges pendant des années et la seule découverte de ses traces les emplissait d'un immense bonheur. Par leur quête, tous se confrontés à d'autres cultures, mais surtout à eux-mêmes. Etaient-ils à la recherche de grands prédateurs ou de réponses à des questionnements plus profonds sur nos racines ou sur les liens que nous entretenons avec le vivant ?

La quête de l'ours, du loup et du lynx me tient depuis bientôt 30 ans. A travers toute l'Europe, j'ai découvert des pays magnifiques, des cultures fabuleuses et j'ai rencontré des gens merveilleux.

Le hasard m'a fait observer mon premier ours et mon premier lynx en Slovénie et ce petit pays est un peu devenu ma seconde patrie. Pendant dix ans, j'y ai passé la plupart de mes vacances à chercher l'ours, à fraterniser et à négocier avec les autochtones avant de pouvoir y construire mes propres affûts. Pendant des semaines, je n'ai rien vu. Parfois, que des ombres. Et plus rarement, un ours sous la lune. Depuis mon premier voyage en Slovénie en 1993, la population d'ours a assurément augmenté et j'ai gagné en expérience. J'observe des ours plus fréquemment et plus souvent avant la nuit qu'à mes débuts. Mes centaines d'observations ne m'empêchent pas de ressentir une immense joie, lorsqu'IL arrive, peut-être aussi parce que c'est à chaque fois l'aboutissement d'une passion et d'un travail de longue haleine. Mais aussi parce que l'ours reste et restera toujours pour moi un animal fabuleux, la « bête par excellence ».

Je lui voue un immense respect.

Le développement du tourisme d'observation et de photographie m'interpelle. Vu mon parcours, ma philosophie et mon éthique, j'ai beaucoup de difficultés à comprendre les motivations de gens pressés de « cocher » tous les « spots » et toutes les espèces les plus prestigieuses de la planète. Les offres se diversifient et se multiplient. Les agences de voyages nature sont au premier rang de tous les festivals pour vendre leurs « produits » et l'avènement du numérique permet à tout un chacun de ramener des images qui auraient fait pâlir d'envie les pionniers de la photographie animalière. La nature est malheureusement devenue un business comme un autre et l'observation, mais plus encore la photographie d'animaux, une activité de consommation pure. Je doute que ceux qui s'adonnent à ce nouveau hobby y trouvent réellement leur bonheur. Et la nature, dans tout ça ?

Indéniablement, le développement de l'écotourisme, lorsqu'il est bien pensé et bien cadré, permet de préserver des espèces et parfois, au travers d'elles, de vastes écosystèmes. Est-ce le cas de l'urso-tourisme ?

La Finlande a été pionnière en la matière. Les premiers affûts destinés au grand public ont été construits à la fin des années 90. Cette activité a pris une telle ampleur qu'elle génère des revenus conséquents pour les privés et, par impôt interposé, pour l'Etat. Les organisateurs du bear watching peuvent à présent faire entendre leur voix et obtenir l'interdiction de la chasse dans les environs de leurs zones d'activité, ce qui n'empêche pas que des ours soient abattus en périphérie. Les populations d'ours, de gloutons et de loups ont augmenté. L'apport de nourriture y a sans doute aussi contribué. L'urso-tourisme est en général bien cadré, souvent par des naturalistes ou photographes animaliers qui connaissent bien la biologie et les habitudes de l'animal pour avoir eux-mêmes cherché à l'observer. Généralement, les touristes reçoivent une information

de base sur le plantigrade, puis gagnent les affûts en fin d'après-midi, avant l'arrivée des ours, accompagnés par un guide. Ils en ressortent le lendemain matin, lorsque les lieux sont déserts. Ces précautions évitent les rencontres inopportunes, mais pas la familiarisation des ours : sur certains sites, avant l'arrivée des observateurs, les plantigrades attendent autour du pick-up le déchargement de parfois plus de 100 kg d'appâts.

Qu'en est-il dans les Balkans ?

L'urso-tourisme y est plus récent. Il est en phase de développement en Croatie et en Slovénie. Le Life Dinalp Bear Project a publié en janvier 2016 un article intitulé « Non consumptive use of brown bears, guidelines for responsible practices ». Le terme « non consumptive » désigne toute activité qui ne se rapporte pas au « prélèvement » d'un ours par la chasse. La gestion de la faune dans les républiques de Slovénie et de Croatie est un héritage de l'ex-Yougoslavie : elle revient aux chasseurs.

Par conséquent, la gestion de l'urso-tourisme est aussi en premier lieu de leur ressort. Selon les directives, ces activités ne doivent pas nuire aux ours (en tant qu'individus et espèce), ni les déranger, ni les familiariser car

il est important qu'ils conservent leur crainte de l'humain. Elles doivent être encadrées par un guide expérimenté qui possède de bonnes connaissances de la biologie, de l'écologie et du comportement de l'ours, de la problématique de sa conservation, du terrain, des mesures de sécurité et de premiers secours, des aspects techniques. Ce solide bagage doit encore être complété

Dans les Balkans, l'urso-tourisme ne doit pas nuire aux ours (en tant qu'individus et espèce), ni les déranger, ni les familiariser car il est important qu'ils conservent leur crainte de l'humain.

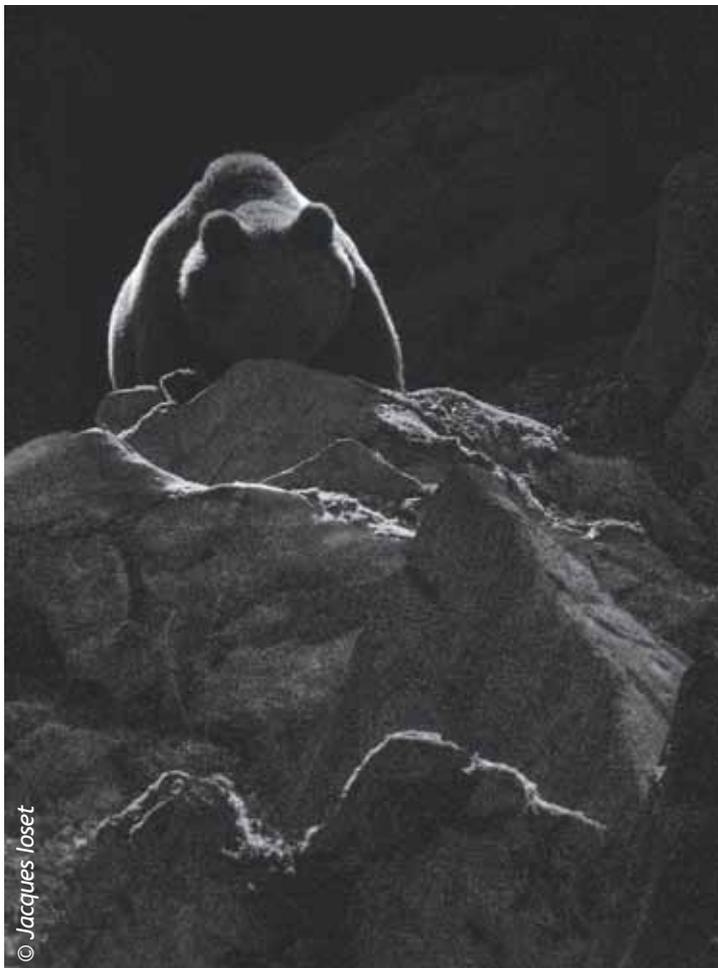
par des compétences pédagogiques et par la maîtrise de plusieurs langues pour communiquer avec les clients.

Je ne connais pas tous les sites d'observations, mais je pense que les situations que j'ai vécues ou exemples qui m'ont été relatés illustrent sans doute une réalité qui est assez loin de ce que préconisent les directives.

Lorsqu'on emmène les observateurs en forêt, ils ne savent en général pas grand-chose des ours. Ils sont souvent laissés seuls dans les affûts et en sortent avant la nuit, alors que les ours sont encore dans les environs, voire même à quelques mètres devant l'affût. Avec des observateurs et photographes assidus en « haute saison », la répétition de ce comportement, soir après soir, fait perdre aux ours leur crainte de l'homme. Les jeunes et même certaines femelles suitées peuvent devenir familières, parfois pour le plus grand plaisir du public, assurant ainsi un spectacle quotidien bien réglé. Que deviendront ces ours ? Lorsqu'ils s'approcheront trop régulièrement d'un village et ne fuiront plus à l'approche d'un humain, ils seront considérés comme problématiques, abattus et déduits du quota de chasse. Affaire réglée. J'imagine qu'un naturaliste digne de ce nom ne peut souscrire à une telle pratique et devrait donc adapter son comportement pour éviter ces dérives.

De plus, et c'est sans doute là le point le plus important : un ours, et notamment une femelle suitée, qui ne fuit pas l'homme est un ours potentiellement dangereux. Un observateur qui a l'audace de sortir d'un affût alors que les ours sont à proximité court le risque de se trouver entre une mère et son jeune, situation qui peut déclencher une attaque et un accident.

Ce serait grave. Pas seulement pour la victime humaine, mais aussi pour le statut de l'ours, car il est clair que le drame renforcerait la position des ceux qui pensent qu'« il y a trop d'ours » ou même que « l'ours est un animal d'un autre âge qui n'a plus sa place dans des pays civilisés comme la Slovénie ou la Croatie ». Une réduction drastique du nombre d'ours pourrait être exigée !



Que faire donc, en tant qu'observateur, pour éviter de rendre les ours familiers ?

Voici quelques suggestions :

Eviter des voyages en groupes trop nombreux. Adapter la taille du groupe au nombre d'affûts disponibles : ne pas compter plus de deux personnes par affût.

Aller tôt à l'affût. Si possible, dormir dans l'affût.

Si ce n'est pas possible, demander à ce qu'on dispose peu de nourriture, de préférence des fruits (vite engloutis) afin que les ours partent rapidement, lorsque tout aura été consommé. Ne JAMAIS sortir d'un affût lorsqu'un ours est encore visible. Dans la mesure du possible, s'assurer que l'ours est parti (observation et écoute). Attendre suffisamment longtemps depuis qu'il est parti. Sortir de l'affût et écouter. Quitter les lieux en faisant du bruit, mais en marquant des arrêts pour écouter.

Personnellement, je passe toutes les nuits sur place et ne sors pas de mes affûts avant 8h à 9h du matin. Lorsqu'on dispose d'un affût suffisamment « spacieux », c'est plus confortable à long terme, mais j'ai passé parfois plus dix nuits consécutives dans une construction exigüe. C'est une affaire de motivation (on devrait, me semble-t-

il en avoir assez lorsqu'il s'agit d'essayer d'observer un ours), mais aussi une question d'éthique personnelle.

Dans les Balkans, l'urso-tourisme est-il finalement malgré tout profitable à l'espèce ? Pour l'instant, il génère localement des revenus assez faibles qui restent entre les mains de quelques groupes de personnes et qui sont globalement inférieurs à ceux de la chasse au trophée. Il faudrait sans doute un développement très important du tourisme d'observation pour que ses « bénéfiques » soient perceptibles pour les communautés locales.

En discutant avec mes amis slovènes, je n'ai pas eu l'impression qu'un tel développement était souhaité. La plupart des chasseurs n'y adhèrent pas, parce qu'ils souhaitent que « leurs » forêts restent tranquilles. Peut-être craignent-ils aussi que la gestion de l'ours leur échappe. 🐾

Jacques Ioset est naturaliste et passionné par les prédateurs depuis plus de 20 ans. Chez lui, dans le Jura, il participe au suivi des lynx. Il a passé plusieurs mois à la recherche du loup, notamment en Espagne. Mais c'est dans les Balkans qu'il passe la plus grande partie de ses vacances pour y observer les ours. Il y a cumulé plus de 600 « nuits » d'affûts.

Il est l'auteur du livre L'ours de miel, publié en 2014 par La Salamandre. Il s'intéresse aussi aux autres espèces et ne dédaigne pas les plus communes.



Cette ourse et son ourson entretenaient une relation très fusionnelle. Le jeune est resté avec sa mère au moins jusqu'à l'automne de sa 3ème année. Malheureusement, ces ours ont perdu la crainte de l'homme en raison de comportements inadaptés d'observateurs et de naturalistes (!). La femelle a été abattue en mai 2015 parce qu'elle s'approchait des habitations. Elle avait alors un nouvel ourson de quelques mois qui a aussi été abattu.

© Jacques Ioset

